

DÉC 2020 – ISSN 2607-2742



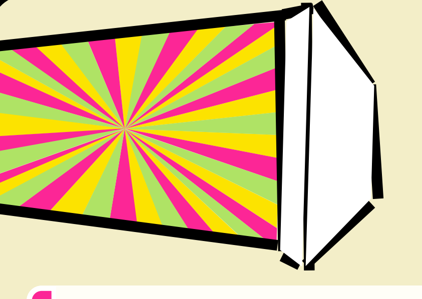
Le SHAKER, c'est pas seulement sur l'auteur !

Des échos originaux, décalés, funs, curieux, qui partent de l'univers de l'auteur pour résonner vers d'autres univers !

Le SHAKER, ça parle de littérature, ciné et séries TV, musique, histoire et société, jeux, sciences...

On entrouvre des portes, à vous de faire le reste !

Secouez tout ça pour obtenir le SHAKER, webmagazine qui passe au pressoir un auteur surtout pour parler d'autre chose !



C'est quoi cette rubrique?

L'anecdote	Ce qui nous a intrigués, dérangés, émus, fait marrer...
In the style	Et si on s'en foutait de l'auteur, décortiquons son univers.
Vie de...	A poil, l'artiste !
In the style	Et si on s'en foutait de l'auteur, décortiquons son univers.
Vie de...	A poil, l'artiste !
Echos : hier et aujourd'hui	Coup de sonar sur une époque, un lieu, un évènement, etc.
Adaptations et dispersions	On part tous azimuts: oeuvres adaptées, librement inspirées ou liens tordus.
Vie de...	A poil, l'artiste !
Les livres qu'il faut avoir lus	Les 5 livres qui nous ont plu.
Coup d'oeil, coup d'oeuvre	On zieute sur une oeuvre ou on s'écarquille sur d'autres sans vous aveugler.
Shake it!	Un thème qui s'éparpille dans tous les sens, effet liste shake shake !!
Coup d'oeil, coup d'oeuvre	On zieute sur une oeuvre ou on s'écarquille sur d'autres sans vous aveugler.

Woodkid featuring Assassin's Creed

Parfois l'aventure musicale arrive par des biais inattendus. On glande un soir sur internet et on tombe sur une vidéo qui mène à un double coup de foudre culturel, et à deux essentiels pour ses émotions.

C'est un genre de film d'animation, avec un champ de bataille du 18ème siècle, couvé par le regard d'un aigle à tête blanche. Une voix off parle de combat pour la liberté tandis que l'un des camps se replie. L'aigle plonge entre des arbres, mais c'est un homme qui en surgit ensuite. Un indien aux mensurations improbables avance d'un pas résolu, le menton buté qui sort de son capuchon, et traverse cette retraite en sens inverse en direction de l'autre talus. Il ne dit pas un mot ; la chanson scande « *Run Boy Run* » tandis qu'il galope déjà vers le peloton qui le vise, seul. Il va se battre, avec la puissance et l'efficacité que procure le jeu vidéo, implacable dans son inconscience. Il massacre la certitude du vainqueur et réveille la combativité de ceux qui capitulaient. Il exécute l'officier, change la donne. Il est badass, et moi j'ai douze ans dans ma tête. « *Run Boy Run* ». Je veux tirer à l'arc, tabasser des mecs à coup de crosse, faire des sauts de trois mètres de haut sans me péter les genoux !

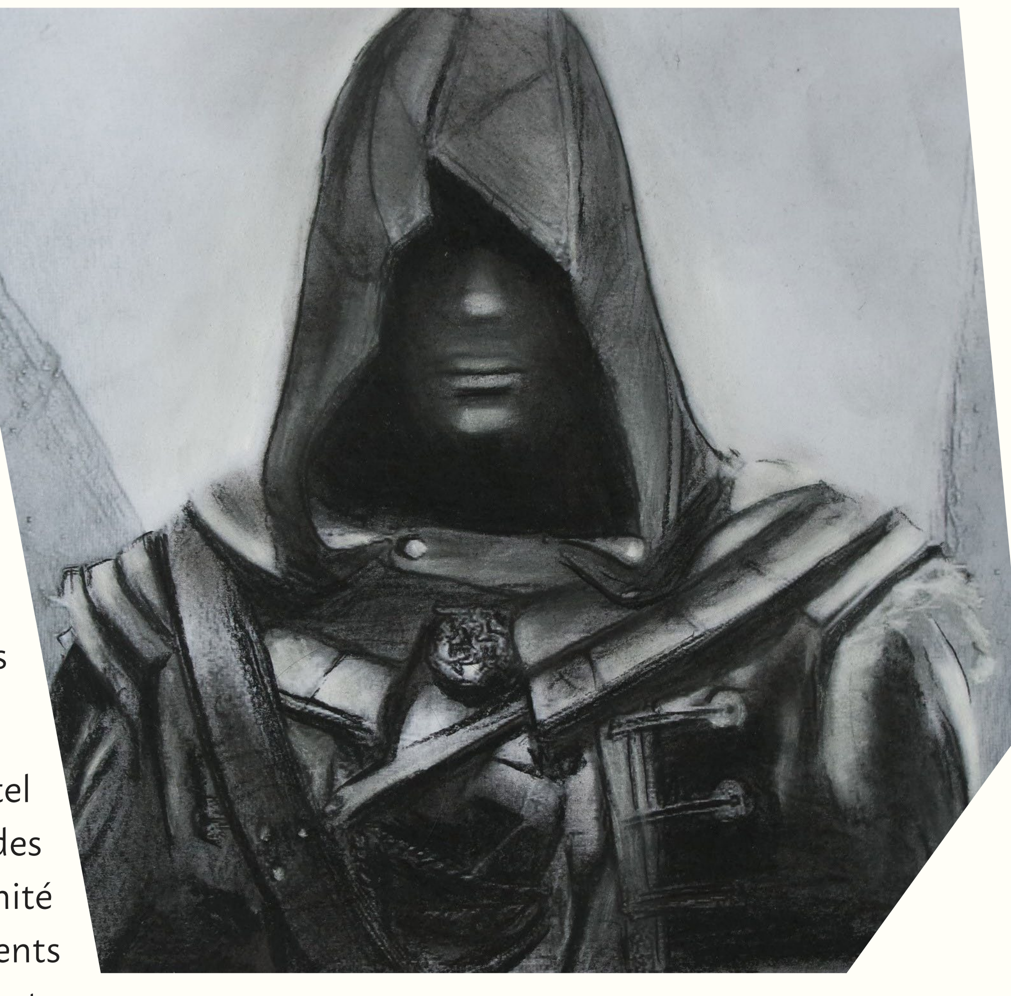
Je remets la vidéo : je veux ce p.. de jeu, et surtout je veux savoir de qui est la chanson !



Et là je comprends où j'ai mis les pieds. Là je découvre l'esthétique des clips, le noir et blanc, l'étrangeté, la sauvagerie, l'épique des violons mêlé à la rigueur rythmique. Je découvre Woodkid et son univers. Les live démesurés jusqu'au frisson, la prise de risque dans les remix, tout ce métissage rigoureux et mélodieux.

Je prends une nouvelle claque

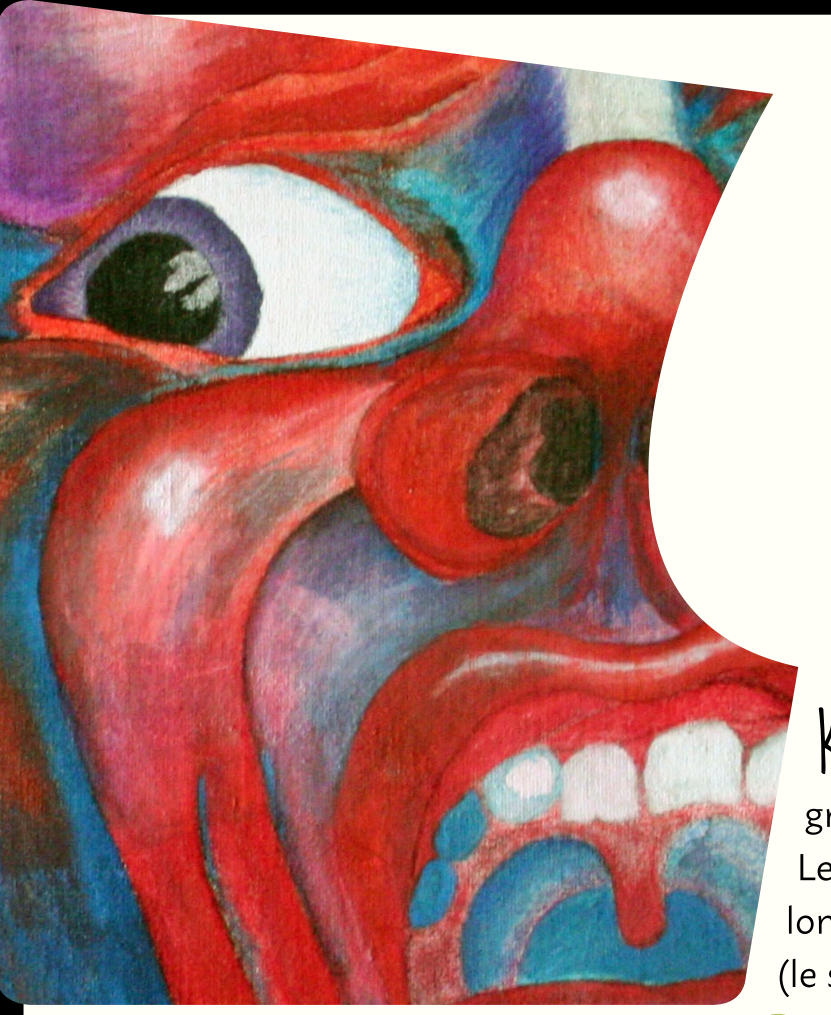
avec le mix que Max Richter fait de son « *Golden Age* » : 11 mn de clip d'un décor misérable, tendre et sans âge, entre vêtements troués, sourires édentés et connivence familiale. Ce titre sert aussi à un trailer de l'*Assassin's Creed Unity*. Sur une place du Paris révolutionnaire de 1789, se dresse une guillotine que prend d'assaut un nouveau capuchon intrépide crapahutant sur l'architecture. Il fend la foule, élimine dix soldats – vingt peut-être – pour arriver à temps et sauver une tête. C'est l'avant-goût du bain de sang tout en feutré, esthétisé, hypnotique, auquel j'ai contribué sur tant d'heures depuis. C'est un déploiement d'énergie morbide mais jubilatoire, où la principale compétence c'est l'indifférence aux corps meurtris.



Qui eût cru que j'éprouve un tel enthousiasme à transpercer des anonymes en toute impunité au son de mélodies aux accents guerriers, quand c'est contre toutes mes valeurs ? Mais Woodkid aussi me fait ça : il mène vingt mecs sur scène à la baguette de leurs tambours dans le tourbillon de lumières crues, et ma tête marche au pas de son « *Volcano* », désolée, fascinée. J'ai quarante ans et le champ de bataille m'attend. Run Girl Run.

Texte : Sylvie. Illu : Cindy.

In the Court of the Crimson King (1969)

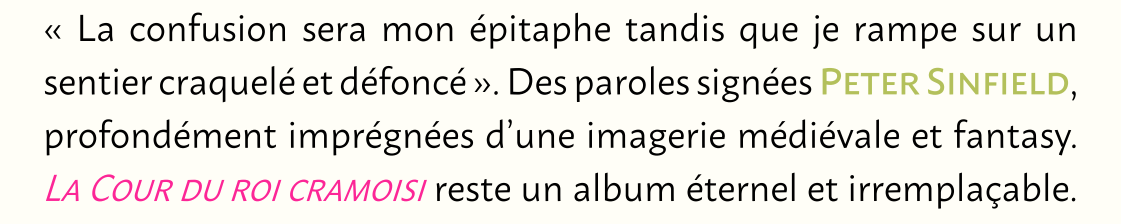


King Crimson est, à l'origine, un groupe de rock progressif fondé en 1969. Le groupe s'est beaucoup transformé au long des années tant dans sa constitution (le seul membre resté depuis le début est Robert Fripp, guitare, piano, claviers) que dans sa créativité. Le groupe est toujours en activité aujourd'hui mais plus vraiment fidèle à ce son qui a fait de lui un groupe phare de l'underground rock. A l'origine, il y a les frères Giles : Mike (batterie) et Peter (basse), et Robert Fripp, rejoints ensuite par Ian MacDonald (cuivres, claviers et guitare). Mais c'est le recrutement de Greg Lake qui donne son envolée lyrique et schizoïde (« *21st Century Schizoid Man* ») au groupe.

Et c'est dès lors la propulsion dans le panthéon des groupes rock incontournables avec leur album *In the Court of the Crimson King* (littéralement : dans la cour du roi cramoisi). Peter Townshend (The Who) dira de cet album qu'il est « un chef d'oeuvre de l'étrange ». En effet, dès les premières notes de *Crimson King*, c'est un son garage, un peu crado mais très maîtrisé qui déferle des enceintes. Une guitare sourde, des cuivres poussifs et délirés, une batterie légère et précise. La voix de Greg Lake semble sortir d'outre-tombe. Le rythme devient de plus en plus effréné au cours de la chanson.

Le texte énigmatique annonce déjà l'ambiance d'inquiétante étrangeté de l'album, ce symbolisme figuré par des images d'une splendeur surréaliste : « Patte de chat, griffe de fer, les neurochirurgiens crient pour en avoir plus, à la porte empoisonnée de la paranoïa ». Chaque morceau de cet album est un joyeux embrouillamini de toutes les références et influences possibles. Les morceaux s'enchaînent comme autant de songes, de ces délires paranoïaques du roi cramoisi.

De la poésie également avec les chansons « *Moonchild* » et « *Epitaph* » : « Appelle la enfant de lune, dansant dans les profondeurs d'une rivière, enfant de lune solitaire rêvant dans les ombres d'un saule ». Ou encore :



« La confusion sera mon épitaphe tandis que je rampe sur un sentier craquelé et défoncé ». Des paroles signées Peter Sinfield, profondément imprégnées d'une imagerie médiévale et fantasy. *La Cour du roi cramoisi* reste un album éternel et irremplaçable.

Difficile de faire mieux ensuite, même si le groupe, avec ses nombreux musiciens passants, signe par la suite des albums de rock progressif très inspirés, mais plus jamais autant. Les albums *In the Wake of Poseïdon* et *Lizard* sont encore des ovnis de la scène rock de l'époque, mêlant la mythologie à des ambiances musicales fantasmagoriques et hallucinées. Le groupe, amputé de Lake, poursuit ses expérimentations entre jazz et rock (15 albums à leur actif) pour s'ancrer plus avant dans le jazz-fusion, le rock expérimental voir le métal progressif.

In the Court of the Crimson King (1969)

Texte et illu : Justine.

Vie de Elliott Smith (1969–2003)

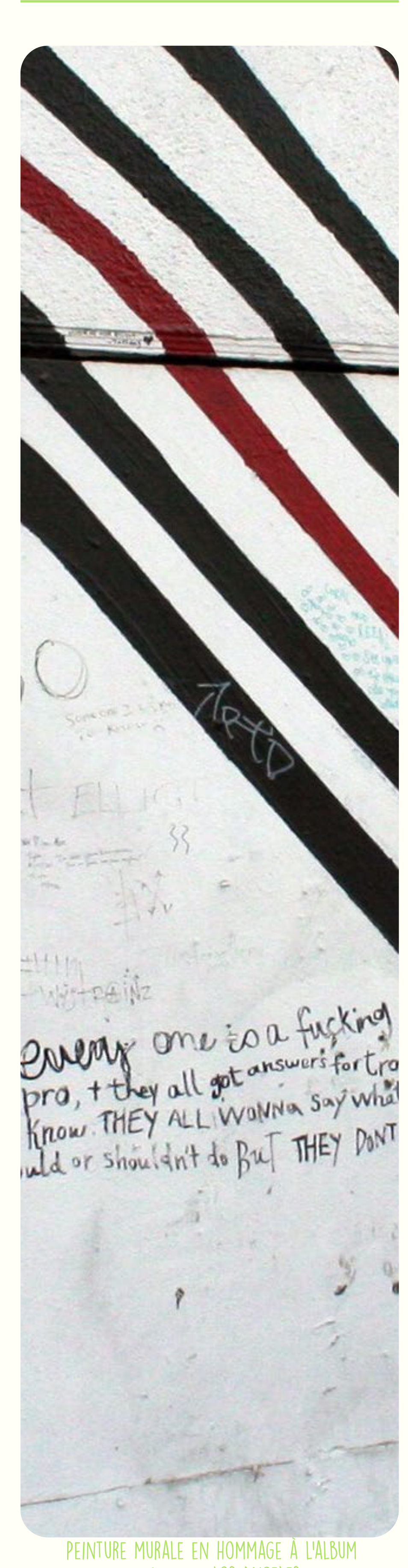
Portrait d'artistes rock: Elliott Smith

« All your secret wishes could right now be coming tru and be forever with my poison arms around you. No one ‘s gonna fool around with us. So glad to meet you, Angeles. »

C'est à 34 ans, en octobre 2003, à Los Angeles, cette ville qui pactise avec le diable (« And sign up with evil, Angeles ») qu'Elliott Smith est retrouvé mort de deux coups de couteau dans la poitrine. Suicide ? Même aujourd'hui sa mort demeure vaporeuse, tout comme l'univers musical de Smith dont on visualise les paysages de détresse voilés d'une fumée continue. Ce song-writer du Nebraska laisse derrière lui sept albums dont deux posthumes aux sonorités folk-rock indé, acoustiques et urbaines. Chez Smith, tout semble peint d'un gris aux profondeurs infinies, souligné d'une voix douce, fluette mais grave.



Né en 1969, Elliott est très tôt confronté à un beau-père violent. Dès 9 ans, influencé par Bob Dylan, les Clash, les Beatles, il se met au piano et à la guitare et écrit ses premières chansons. À 14 ans, il emménage avec son père à Portland et vit ses premières expériences de drogue et d'alcool. Diplômé en philosophie et sciences politiques en 1991, il travaille dans une boulangerie et forme le groupe grunge Heatmiser.



Peinture murale en hommage à l'album *Either or*, Los Angeles





En 1995, Smith commence à enregistrer seul avec sa guitare acoustique, sans arrangement, sans autre accompagnement que sa voix des chansons sur la drogue, la dépendance, la dépression, la trahison. Ces recherches mènent à la création de l'album *Roman Candle* que sa petite amie le convainc de proposer à la maison de disque Cavity Search Records. Le patron tombe sous le charme. Elliott se lance donc dans une carrière solo. Il maîtrise tous les aspects de sa création et signe un univers morbide, profond et enivrant.

Dans son troisième album *Either/or*, sorti en 1997, Elliott intègre une instrumentation plus complexe avec basse, batterie et guitare électrique. C'est également en 1997 que Smith est révélé au public grâce au film *Will Hunting* (Gus Van Sant) dont il signe de nombreuses chansons parmi ses plus connues : « *Miss Misery* » et « *Between the Bars* ». En 1998, il enregistre une version a capella de la chanson des Beatles « *Because* » pour *American Beauty*.

Smith connaît ensuite de nombreuses périodes de dépression et une dépendance de plus en plus forte à l'héroïne. Il signe deux albums : *XO* et *Figure 8*. Jusqu'en 2003, Smith travaille sur de nombreuses chansons, des projets avortés, inachevés ou laissés de côté, qui ne paraîtront que de façon posthume.

Sa mort énigmatique fait bien sûr vendre et parler de lui ; la famille de Smith fait arranger ses dernières bandes (*New Moon*, 2007) et achèvent d'en faire une légende de l'histoire musicale underground américaine. Car, à l'effigie de ses chansons sombres et urbaines, ne fallait-il pas que l'art se poursuive dans la vie... ?

Vie de Elliott Smith (1969–2003)

Texte et photo : Justine.





Rock transe

Quand le rock touche à la transe…

Le rock est une musique pleine d'énergie qui peut s'exprimer de multiples façons, et parfois même nous mener jusqu'à la transe. Entendons ici par transe, un état de conscience légèrement modifié (comme lorsqu'on a bu un peu d'alcool) qui invite à prendre son pied esthétiquement, plutôt qu'un état violent de possession façon cérémonie vaudou, où l'on serait amené à se rouler par terre avec des yeux exorbités, tout en criant un tas d'insultes sur sa belle-famille… Il s'agirait là plutôt d'une transe cathartique, ou alors d'une consommation vraiment excessive d'alcool ! Bref, revenons à nos moutons, avec en guise d'apéritif, l'excellent groupe néo-zélandais The Mutton Birds et leur bref morceau intitulé « *He Turned Around* » : ça commence avec une atmosphère chaude et envoûtante, la jolie voix du chanteur qui démarre, et puis très vite, ça prend aux tripes, ça monte ça monte, ou plutôt ça tourne ça tourne… Jusqu'à nous emmener plus loin que la plupart des autres morceaux, et nous laisser finalement l'impression d'avoir écouté une musique plus intense que d'habitude.

Autre exemple, le bien nommé morceau « *Connection* » des Sud-Coréens Jambinai, qui est déjà un peu plus long, nous laissant ainsi le temps de nous connecter à leur son rock bien particulier, fait d'instruments traditionnels coréens, mais aussi de guitares et batteries plus classiques pour nos oreilles occidentales. Avec une jolie mélodie entêtante à souhait, le morceau va monter progressivement en puissance, jusqu'à nous faire toucher du doigt un léger état second…

Vous en redemandez ?

Alors plus court mais sans doute encore plus puissant, le premier morceau de l'album au nom à rallonge : « *Lift Your Skinny Fists Like Antennas to Heaven* » du groupe canadien fort trippant *God Speed You Black Emperor !* : un début tout en douceur, qui nous entraîne irrésistiblement sur une montée parfaitement émouvante, jusqu'à l'explosion du rythme avec une batterie limite martiale, des cuivres entêtants, et une guitare électrique survoltée, le tout sans aucune parole. Je m'extasie à chaque fois !

Enfin, Sigur Ros, le génial groupe islandais de post-rock, où là c'est carrément tout l'album au nom imprononçable de « *( )* » qui nous mène lentement, progressivement et sûrement vers la transe. Un vrai trip à écouter surtout si on a une bonne heure devant soi ! Avec des préliminaires aussi lents que beaux, la voix du chanteur qui nous touche délicatement, certains moments réellement magiques, des morceaux qui nous mènent subtilement les uns après les autres vers un degré d'intensité toujours plus fort, et un final qui tient toutes les promesses d'une attente parfaitement entretenue, c'est l'état second quasiment garanti !





Texte : Guillaume. Illu : Justine.

L'ANECDOTE



MON ROCK, MON BRUIT, MA BATAILLE ! On n'en a pas tous en tête, parmi nos morceaux de rock favoris, qu'on supportait pas au départ ? Plutôt adepte spontanément de progressif, j'ai mis du temps à apprécier les tendances plus bruyantes du rock. Les potes m'ont initiée d'abord à leurs incontournables : les côtoyer c'était endurer leur préférence pour ces « brailleries ».

La plus emblématique c'est « Smells Like Teen Spirit » et la nostalgie que j'y ai associée au décès de Cobain. Je me revois l'écouter toutes enceintes déployées, avec mon yaourt anglophone et mes faux-airs de Guitar Hero en hommage à cette ère révolue. Mes années 90 scandaient aussi le « Mandinka » de Sinead O'Connor ou le « Take the Power Back » de RATM qui fraye avec le phrasé rap des Beastie Boys. Et je ne renierais pas « L'homme pressé » ou « Tostaky » de Noir Désir. Sans oublier le « Are You Gonna Go my Way » de Lenny Kravitz ou le « Smack my Bitch Up » qui me traînait gentiment vers l'électro.

Mais d'autres décennies poussaient leur cri de guerre : Janis Joplin rugissait son « Cry Baby » avant de se calmer à chaque couplet, les Who avec « My Generation », l' « Anti-social » de Trust, et les Led Zep impeccables dès l'intro de batterie pour « The Song Remains the Same ». Ils ont raison, c'est pas la chanson qui change, c'est nous.

Pour tous ces morceaux ça a été le même parcours. D'abord ronchonner « T'es obligé.e d'écouter ça aussi fort?! », choper la télécommande pour y remédier

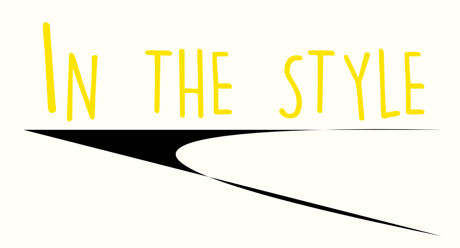
Perdre son double au tout début de sa vie n'est pas donné à tout le monde, et on imagine les conséquences non seulement sur l'intimité de chacun de ces deux hommes mais surtout sur l'orientation qu'ils donneront à leur œuvre.



En 1987, le groupe new-yorkais issu de la scène indé Sonic Youth sort son cinquième album, le plus expérimental et déjanté de toute sa discographie. En partie inspiré par l'œuvre et la vie de Philip K. Dick, il s'intitule tout simplement *Sister*. Cinq ans après la mort de l'écrivain, on ne pouvait songer plus bel hommage.

L'Anecdote

Texte : Valérie. Illu : Louise. Photo trouvée par Sandrina.



Opéras rock, side 1 : albums concept

Genre musical et cinématographique apparu dans les années 60, l'opéra rock a une définition simple : album de rock dont les chansons fondent une (ou des) histoires (plus communément appelés album-concepts) ou comédie musicale ayant pour B.O des chansons rock. Comme j'aime les deux, un petit point subjectif sur la question. D'abord, les « concept album ».

Y a ceux qui cumulent et qui ont – outre l'habituelle B.O du film – travaillé aux deux formats. *Discovery* (Daft Punk, 2001) et son film d'animation *Interstella 5555 : The 5tory of the 5ecret 5tar 5ystem* (Kazuhisa Takenouchi, 2003). *Tommy* (The Who, 1969) dont le film (Ken Russell, 1975) est des plus oubliables. The Wall (Pink Floyd, 1980) qui, orchestré par Alan Parker et dessiné par Gerald Scarfe est un double chef d'œuvre et l'une des œuvres majeures du genre – euh, est-ce que je vous aurais déjà parlé de Pink Floyd par hasard... ?



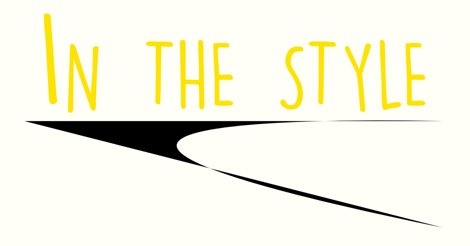
En parlant de Pink Floyd d'ailleurs, la scène rock progressive (fusion du rock avec à peu près tous les genres) depuis les années 60 est LE domaine incontesté du concept album. En même temps, avec des morceaux qui font minimum 10 minutes, on a le temps d'en raconter des histoires ! Mais tous ne tiennent pas aussi bien la route que l'un des premiers : *In the Court of the Crimson King* (King Crimson, 1969) et son roi cramoisi servi par la plume poétique de Peter Sinfield, constat d'un hippie désenchanté par un monde qui voit la guerre du Vietnam et la violence au premier plan.

Digne héritier du rock prog, Steven Wilson a signé un album magistral *The Raven That Refused to Sing* (2013) dont chaque chanson raconte l'enfer intime d'un personnage face à ses démons intérieurs. Le suivant *Hand. Cannot. Erase.* (2015) part d'un fait divers (le corps de Joyce Vincent qui n'est retrouvé que trois mois plus tard dans son appartement) pour faire de l'exofiction autour de ce personnage. Du côté hard rock prog, c'est Iron Maiden, bien sûr, qui lance la vague avec *Seventh Son of a Seventh Son* et son histoire inspirée du livre fantasy d'Orson Scott Card. Du côté trip hop (et parce qu'il est toujours dans les parages), il y a Damon Albarn et son groupe virtuel, Gorillaz qui signe *Demon Days* (2005) autour de la perte de l'innocence, la guerre en Irak et le désastre écologique.



D'autres sont beaucoup moins sombres, rassurez-vous : Queen, avec sa pêche habituelle, signe *A Night at the Opera* (1975) et son « *Bohemian Rhapsody* », les Beach Boys avec *Pet Sounds* (1966) - ou devrais-je dire Brian Wilson, sa mégalofolie jouissive et le reste des Beach Boys -, les Beatles avec *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* (1967). Les frenchies se font paradoxalement plus rares pour raconter des histoires mais il y a *Starmania* (Michel Berger, 1978) et la *Ballade de Melody Nelson* (Gainsbourg, 1971), cette adolescente victime d'un accident de voiture, d'une idylle et d'un crash d'avion.

J'aurais pu aussi citer David Bowie (*Ziggy Stardust*), Moody Blues (*Days of the Future Passed*), Radiohead (*O.K. Computer*) - hop, ils sont placés ceux-là ! -, mais j'ai plus la place, hein ?



Texte : Justine. Photos : Justine et Bruno.





Opéras rock, side 2 : comédies musicales : *Phantom of the Paradise* (1974)

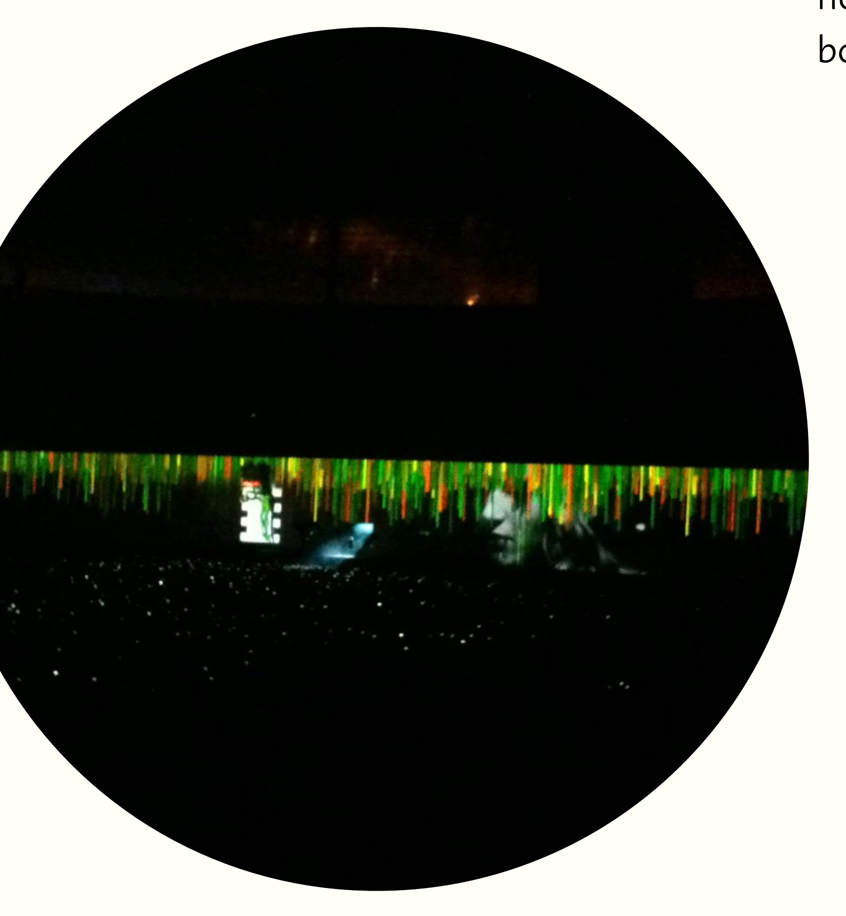
Faust, c'est le gars qui donne son âme au diable dans l'espoir d'accéder à la superpuissance de la connaissance et de l'art, on est d'accord. Il y a différentes variantes du mythe. Goethe en a donné une et, en 1974, déjà petit génie intello du nouvel Hollywood, De Palma lâche sa propre vision du mythe dans un opéra rock excentrique, désormais kitchouille (mais quel plaisir cette B.O. !), qui vient foutre un bon coup de pied dans la société consumériste de notre temps.

Dans *Phantom of the Paradise*, le diable est incarné par Swan, producteur musical, et Faust est Winslow Leach, un compositeur de génie dont Swan veut tirer les meilleurs avantages sans avoir le petit inconvénient de devoir le rémunérer. Il soumet un contrat au jeune pianiste qui se prend au piège. Winslow découvre rapidement la machination en entendant une version popisée (genre qui se vend bien à la radio) de sa compo et pète un câble au terme duquel il finit défiguré. Entre en scène cette fameuse tenue mi-bionique mi-costume du théâtre antique (clin d'œil aux origines du mythe faustien), qui devient pour Winslow à la fois protection et prison. Entre histoire d'amour contrariée, défigurations, jeux de scène en combi moulantes et interstellaires, vient le retournement final aux dépens de Swan dont le visage, tel un Dorian Gray incarné, revêt d'un seul coup les vices et les malveillances.

Pour ce final, tout y est : les plumes des danseuses, le public en transe façon

Beatles, la musique d'ouverture en mode bande son de films érotiques des années 80, une balle perdue dans la tête du pape qui célèbre un mariage en direct ; c'est la débandade, la folie qui gagne le monde…

La vague du nouvel Hollywood (Coppola, De Palma, Scorsese, Lucas entre autres) né au tournant des années 70, dans le monde de l'après-Kennedy et de la diffusion en continu de sa cervelle qui explose, dans un monde en pleine désillusion après les utopies hippies envolées dans la fumée du H.



On se tourne vers un cinéma plus sombre et plus réaliste, plus violent aussi, pulsions, décadence humaine, bref un cinéma moderniste ! « Happé par ton commerce tournoyant, tu n'as pas de temps pour les sentiments. Je pensais te connaître mais je ne te connais pas du tout, [tu es] piégé à l'intérieur de ton monde d'inquiétude » (« *Special To Me (Phoenix Audition Song)* »).

Dans le Nouvel Hollywood, beaucoup de symboles d'où aussi cet appel à un mythe décadent par excellence (Faust), la balle dans la tête du prêtre comme un uppercut dans la tronche du traditionalisme : on fait tomber ces égéries qui ne parlent plus à la nouvelle génération, et quoi de mieux qu'un bon opéra rock déganté comme bande son ?



Texte : Justine. Photos : Justine et Bruno.





Opéras rock, bonus : comédies musicales : *Baal* (2004)

En 2004, l'allemand Uwe Janson signe une adaptation de Brecht sous forme de téléfilm expérimental qui passe quasi inaperçu, tard dans la nuit sur Arte.

Pourtant, cette adaptation a de quoi décoiffer. Pas seulement grâce au bel esthète choisi pour incarné *Baal* (le très peu connu également Matthias Schweighöfer qui a pourtant une bonne vingtaine de films et une dizaine de téléfilms à son actif) dont le corps et la posture incarnent à eux seuls la révolte de la jeunesse, mais aussi pour la couleur punk et intemporelle que donne Uwe Janson à la pièce de Brecht publiée en 1918-1919, et qui était déjà très dans l'esprit rock'n roll, alliant poésie, autodestruction, mythologie et anarchisme avant l'heure.

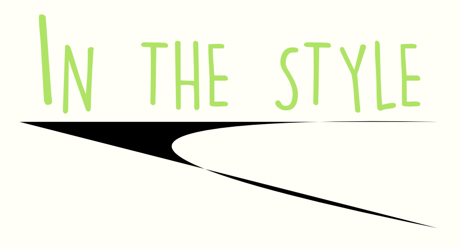
Baal est le nom d'une divinité égyptienne antique : il est le dieu universel de la fertilité. Si Brecht choisit cette figure pour caractériser son personnage principal, pourtant personnalité destructrice et dévorante, c'est justement pour mettre en lumière l'idée que pour qu'il y ait vie, création de vie, il faut qu'il y ait eu auparavant destruction et mort. Sorte de cycle sans fin que Brecht illustre dans sa pièce par la métaphore de l'homme dans la forêt qui, délaissé et repoussé par ses semblables s'en va mourir dans la forêt pour que de sa pourriture naisse un arbre.

Le film de Janson est en effet un hymne nihiliste à la vénalité de la vie, à la destruction de soi et des autres, au débordement constant des frontières de la bonne société pour pousser toujours plus

« Et lorsque Baal se met à casser quelque chose, / Pour voir comment c'est en dedans de cette chose, / C'est dommage mais c'est pour plaisanter, et Baal, / Même pour son étoile, a cette liberté. / Serait-elle crasseuse, elle est à lui, entière, / Et ce qui est collé dessus, à lui, à Baal, / Son étoile lui plaît. Il en est amoureux, / Déjà qu'une autre étoile il n'en existe pas » (Brecht, Bertold. Baal. L'Arche, 1994). Comment ne pas voir déjà dans la figure de Baal version Brecht l'avant-garde de ce qui aura lieu dans les années 70 sous l'égérie d'un Joe Strummer ou d'un Sid Vicious ?

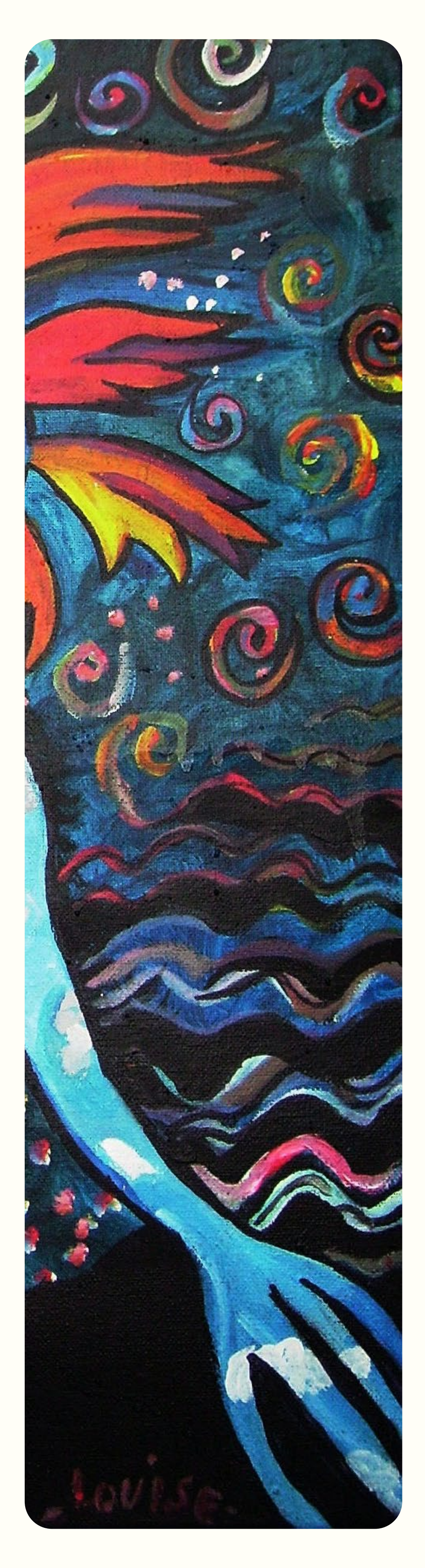
J'aurais pu aussi citer *Rocky Horror Picture Show*, *Hedwig and the Angry Inch* et *Good Morning England* - hop, ils sont placés ceux-là ! -, mais j'ai plus la place, si ?





Texte : Justine. Photos : Justine et Bruno.

Vie de Renaissance (1969–)



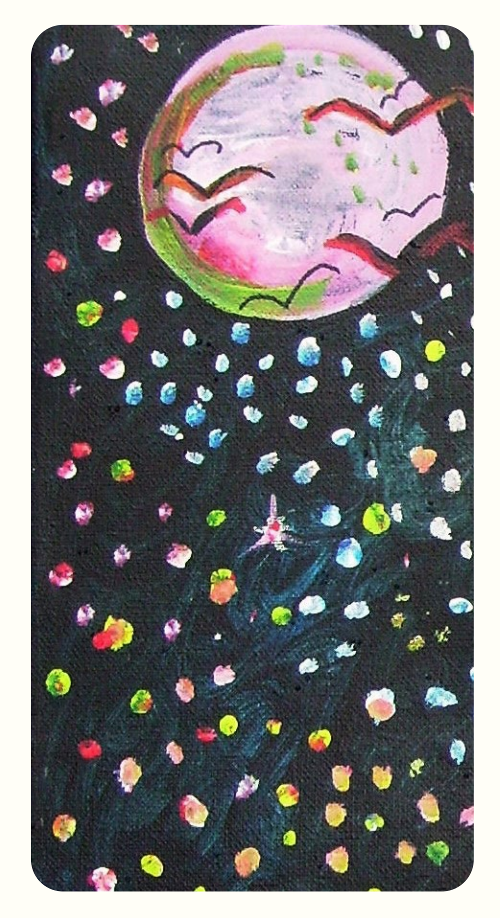
La puissance de l'harmonie

Renaissance est un groupe de rock progressif anglais en marge de tout ce qui a pu être créé en terme de prog' dans les années 70. Il mêle à la fois des orchestrations purement influencées par la musique classique au rock, avec des accents de jazz et surtout une voix mélodique et cristalline. Avec Renaissance, c'est l'art de s'élever dans les hautes sphères de la symphonie intime.



Le groupe est formé en 1969 par des ex-membres des Yardbirds (un groupe qui a pu compter sur des guitaristes de référence comme Eric Clapton, Jeff Beck et Jimmy Page) avec Keith Relf (guitare, chant) et sa sœur Jane Relf (chant), Jim McCarty (batterie), l'ex-membre de Nashville Teens, John Hawken (piano, un virtuose !), Louis Cennamo (basse). Mais on retrouve peu des influences de leurs anciens groupes respectifs qui mêlaient plutôt des accents folk et blues.

Après la première sortie de leur premier album, cette formation initiale se délite rapidement, McCarty quitte le groupe mais continue de leur écrire des chansons. La diffusion des deux premiers albums est très limitée et n'atteint l'Angleterre qu'en 1976. Lorsque les frangins Relf quittent le groupe peu après, la nouvelle formation puise une nouvelle force dans la voix inoubliable d'Annie Haslam (qui couvre pas moins de cinq





octaves). Dans les années 80, la nouvelle formation, Renaissance Illusion, se tourne vers le synthpop et perd définitivement la qualité artistique qui fait la beauté des premiers albums, même si je dois avouer un petit faible pour la chanson « *Mystery of Being* ».

Outre la voix d'Annie Haslam, la force de Renaissance tient aussi à sa fidélité aux « vrais » instruments et à leur gamme impressionnante pour un groupe de rock. Outre les classiques (batterie, guitare, basse), il y a piano, violon, orgue, harmonica, etc. qui ancrent sans aucun doute la touche « musique classique » et symphonique de leur univers à part.

L'album *Prologue*, album qui mêle autant des univers aquatiques qu'oniriques, aux accents psychédéliques, est sans doute celui qui marque l'apogée du groupe, notamment parce que c'est le premier album avec Annie Haslam qui s'essaye même à imiter les différents instruments avec sa voix dans la chanson « *Rajah khan* ».

Et l'album *Turn of the Cards*, clôt par la magnifique chanson « *Mother Russia* ». Ces deux albums suffisent pour faire entrer Renaissance dans la légende de ces groupes trop méconnus. Leur puissance musicale et universelle ne finit pourtant pas d'influencer les sphères de la musique lyrique et progressive.

Texte : Justine. Illus par Louise.





Vinyles
mania made in UK

Londres est l'une des villes européennes qui concentre le plus de disquaires au mètre carré, alors, en amatrice de vinyles moi-même, je vous propose un petit parcours dans les magasins de disques londoniens.

Commencez par Rough Trade, le disquaire historique de Londres, issu d'un label indépendant britannique (qui a notamment signé les Strokes et les Libertines). Il a ouvert ses portes en 1976 dans Notting Hill et est devenu indépendant en 1982. Fermé en 1991 et rouvert en 2001, l'exigence musicale n'a jamais faibli. On y trouve de tous les styles.

Ensuite, rendez-vous aux différents magasins de l'enseigne Music and Video Exchange disséminés dans la ville. Et surtout à celui de Notting Hill (ouais, y'a pas mal de disquaires dans ce coin-là), ce magasin qui s'étale sur trois étages (de quoi s'occuper une bonne partie de la journée à farfouiller dans les bacs !) et qui est avant tout réputé pour la grandeur de ses étals. C'est aussi une référence pour sa sélection éclectique de disques indé.

Passez aussi par le Honest Jon's Record, disquaire indépendant de Ladbroke Grove sur Portobello Street. Crée en 1974, il doit son nom au propriétaire d'origine, Honest Jon Clare. Il fut l'un des lieux de rencontre privilégiés de la scène jazz londonienne et se spécialise aujourd'hui (mais pas que !) dans le reggae.

Et bien sûr, finissez par le HMV, situé sur Oxford Street, qui est le plus grand magasin de vinyles d'Europe, le géant de la musique à Londres donc où on trouve presque de tout (l'exhaustivité étant impossible, pour l'impossible veuillez

attendre 48 heures) et à tous les prix bien sûr.

Car étant donnés l'essor et le grand come back du vinyle depuis quelques années, les prix se sont, of course, emballés. Pour trouver les pépites du rock des années 60-70, pressage original, il reste surtout internet, et à des prix exorbitants. Parmi les vinyles les plus chers, le palmarès revient aux BEATLES, en bande ou en solo. Comptez 150 000 $ pour le *DOUBLE FANTASY* de JOHN et YOKO. Et lors de sa grosse vente de vinyles originaux, Radio France a pu vendre un original très rare de SYD BARRETT (premier chanteur des PINK FLOYD) 10 500 euros, une bagatelle pour un fan inconditionnel (qui a les moyens !).

Pour faire quelques bonnes affaires, vous pouvez encore vous lever tôt le dimanche matin (mais genre très tôt) pour être les premiers à scroller les étalages des brocanteurs à la recherche de vinyles vendus trois francs six sous par des papys/mamys « qui n'ont même jamais entendu parler de ce groupe ».
Un conseil : cachez votre enthousiasme, ça leur mettrait la puce à l'oreille et ils risqueraient d'augmenter leurs prix ; c'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire la grimace !



TEXTE : JUSTINE. PHOTO P. 1 PAR JUSTINE ET BRUNO. PHOTO P. 2 TROUVÉE PAR JUSTINE (FLICKER, EWAN MUNRO)

Vie de Garbage (1993–)

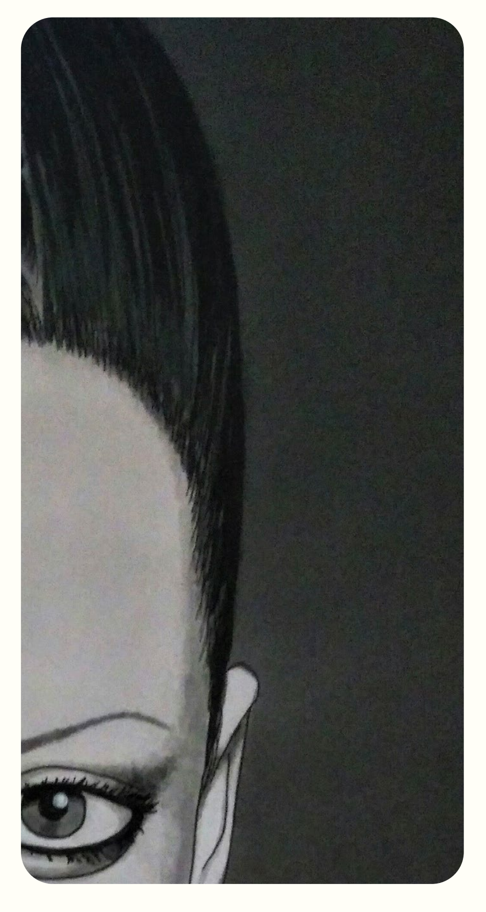


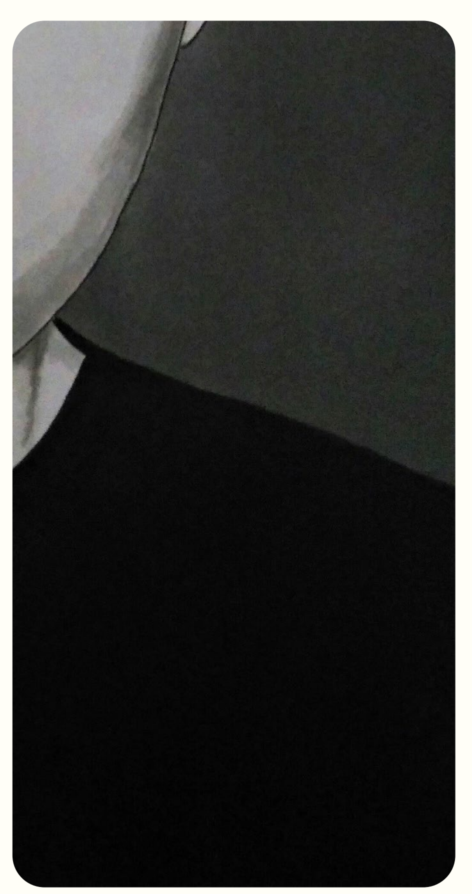
Portrait d'un groupe rock alternatif

Quoi de mieux que d'appeler son groupe « poubelle » ?! ça cadre déjà bien l'ironie et l'autodérision dont sont capables ses membres. Je suis retombée dedans il y a peut-être un mois en réécoutant par hasard leur premier album à la pochette toute en plumes roses, et du coup, j'ai bien envie de vous parler de ce groupe dont la carrière n'est pas toujours restée au top qualität mais qui mérite bien qu'on y fasse un petit tour au moins pour les premiers albums.

Garbage, c'est avant tout la prestance et le charisme de Shirley Manson (écossaise) entourée de ses trois boys Butch Vig (producteur de *Nevermind* (Nirvana) et Siamese dream (Smashing pumpkins), Duke Erikson et Steve Marker (américains). Pour autant, ce sont eux qui s'étaient mis en quête de la belle, alors qu'ils gratouillaient tous les trois leurs guitares pour y mêler des effets électroniques. Elle accepte en 1994, et ce qui ne devait durer que quelques temps devient officiellement un groupe face au succès du premier single « *Vow* ».

Autant dire que les petites poubelles ne restent pas trop longtemps dans l'ombre et que leur succès retentit rapidement, notamment avec le tube « *Stupid Girl* ». Une chanson qui parle d'une fille qui se prend tellement pas pour de la merde qu'elle en devient pathétique, une critique donc de la superficialité et des apparences maîtrisées. Ces deux tubes (et quelques autres)





sont réunis sur ce qui reste leur meilleur album, *Garbage* (1995), et aussi leur premier (genre on donne tout dès le début et pis on s'essouffle).

Car aucun de leurs albums suivants ne saura autant m'interpeller l'oreille, malgré les acclamations du public, les disques d'or, des chansons réutilisées dans des séries à succès (comme la chanson « *Temptation Waits* » créditée sur l'OST de *Buffy contre les vampires*) ou « l'honneur » d'écrire l'un des génériques de *James Bond* : « *The World is Not Enought* ».

Il faut tout de même reconnaître que les albums *Version 2.0* et *Beautiful Garbage* (littéralement donc « belle poubelle ») contiennent quelques bonnes saveurs (pas encore trop décomposées) tel que le très clinquant morceau « *Androgyny* ». Dans le clip, on peut assister à un chassé-croisé assez cocasse entre hommes et femmes dans des toilettes publiques.

Malgré ces quelques coups d'éclat, Garbage s'est beaucoup essoufflé ces dernières années et ses allures commerciales ont rapidement freiné la potentielle profondeur que recelaient les tout premiers morceaux comme le fantomatique « *Stroke of Luck* » qui restera toujours, personnellement, mon préféré (forcément ça parle de fantômes et de fantasmagories, suivez mon regard...).

Texte : Justine. Photo p. I trouvée par justine sur pixabay. Illu. par coralie.

Days of the Future Passed (1967)



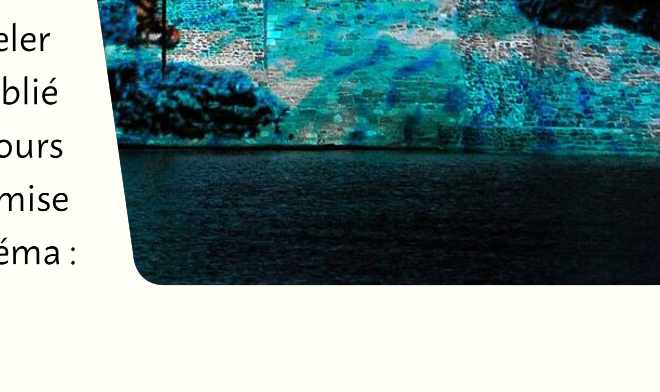
« **C'était aussi l'époque des** Doors, des Stones, des Byrds, des Deep Purple, des Moody Blues. L'air avait je ne sais quoi de mordant, et tout, ou presque, semblait prêt à s'effondrer comme un château de cartes, au premier coup de pied un peu senti. » (Haruki Murakami. *La Course au mouton sauvage*)

Les Moody Blues, de nom, peu de personnes les connaissent encore, mais si je vous dis « *Night in White Satin* », ou que je vous la fais écouter, là votre esprit s'éveille : une merveille, une chanson intemporelle, magique, une chanson qui peut s'écouter à n'importe quel moment de la journée et de notre vie, toujours avec émotion.

Mais les Moody Blues n'ont pas fait que ça. D'ailleurs, même la version originale de « *Nights in White Satin* » n'est pas tellement connue. On la trouve sur l'album *Days of the Future Passed*, un ovni comme on en faisait beaucoup en matière musicale dans ces années-là. Un voyage dans le temps qui mélange les genres musicaux et éveille à chaque morceau une nouvelle envolée lyrique.

Days of the Future Passed, deuxième album du groupe paru en 1967, se compose de 7 chansons qui tracent un paysage impressionniste au fil d'une journée, depuis le coucher du jour jusqu'au soir du lendemain (le fameux « « *Nights in White Satin* ») en passant par l'après-midi (« *The Afternoon : Forever Afternoon* »).

Un album-concept donc (parfois considéré comme le premier de l'histoire du rock) et dont on a malheureusement trop souvent retenu que quelques chansons éparses, laissant aux plus avertis le soin de s'attacher à l'album tout entier et donc à l'histoire qu'il raconte. Il est aussi l'un des premiers albums à voir collaborer un groupe de rock avec un orchestre symphonique, ce qui place d'emblée le groupe dans la mouvance du courant rock symphonique. A travers cette journée, c'est aussi un voyage dans la typologie musicale, passant du classique au boogie-woogie, de la pop au psychédélique.



Cela ne suffit pourtant pas pour rappeler le bon souvenir de ce groupe oublié aujourd'hui, dont on ne retient toujours que cette chanson magnifique remise fréquemment au goût du jour au cinéma : l'ouverture magistrale du *Dark Shadows* de Tim Burton.

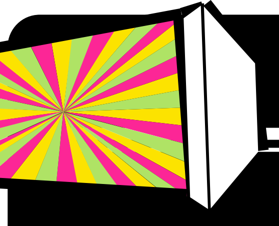
Mais sinon, que sait-on encore sur les Moody Blues ? Qu'ils doivent leur nom à « *Mood Indigo* » de Duke Ellington, ce qui les place d'emblée dans l'héritage jazz ? Qu'ils ont crée pas moins de 14 disques et que nombre d'entre eux valent le détour (*To Our Children's Children's Children* par exemple) ? Qu'après une pause de six ans, le groupe s'est reformé en 1978 et qu'il tourne encore aujourd'hui plus ou moins dans l'anonymat.

J'avoue ne pas avoir tenté d'écouter leurs derniers albums, par nostalgie peut-être et fidélité aux années glorieuses ? Après tout, peu importe, le mieux c'est encore de les écouter.

Days of the Future Passed (1967)

Texte : Justine. Photos : Sandrina.s


Les livres de Rock qu'il faut avoir lus
(hors bios)
2005
Rock'n'Roll : la discothèque idéale : 101 disques qui ont changé le monde
Philippe Manoeuvre
2012
33 révolutions par minute
Dorian Linskey
2012
Apathy for the Devil
Nick Kent
2002
Dictionnaire du rock
Michka Assayas
1995
Haute fidélité
Nick Hornby
Illu centrale : Cindy. Photo gauche trouvée par Cindy.



Le Shaker, c'est des gens
(et un bordel organisé)



















DANS CE NUMÉRO:

Ils écrivent : Guillaume, Justine, Sylvie

Ils illustrent : Cindy, Coralie, Justine, Louise, Sandrina

Elles designent et maquettent : Justine, Lus, Sylvie

Ils font la prod', le son et la technique : Bruno

Ils diffusent et font de la com' : tout le monde

Idée originale de Justine

Mentions légales Le Shaker (Tours) = ISSN 2607-2742

Références bib. des oeuvres citées

RUBRIQUE IN THE STYLE OPÉRA ROCK

Biskind, Peter. *Le nouvel Hollywood : Coppola, Lucas, Scorsese, Spielberg… la révolution d'une génération.* Paris : Points, 2008. 691 p.

De Palma, Brian. *Phantom of the Paradise.* Harbor Productions, 1974. 92 min.

RUBRIQUE IN THE STYLE

Bancaud, Florence. *Le Journal de Kafka, ou l'écriture en procès.* Paris: CNRS édition, 2013.

RUBRIQUE IN THE STYLE ROCK TRANSE

The Mutton Birds, *Nature* (édition limitée avec un CD 3 titres collector), EMI Musics-Virgin Records, 1996.

Jambinai, *Differance*, Bella Union, 2017.

God Speed You Black Emperor !, *Lift Your Skinny Fists Like Antennas to Heaven*, (disque 1), Kranky-Constellation Records, 2000.

Sigur Ros, *( )*, MCA Iceland, 2002.

RUBRIQUE DISPERSIONS ET ADAPTATIONS

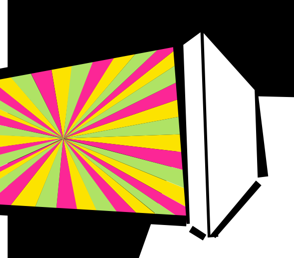
Woodkid, « Run Boy Run », *The Golden Age* (2013), Green United Music

Woodkid, « The Golden Age », remix Max Richter (2014)

Assassin's Creed III, Ubisoft, 2012

Assassin's Creed Unity, Ubisoft, 2014

Nous écrire, réagir



leshaker.me@gmail.com

https://le-shaker.me

On sera très heureux de papoter avec vous! Et si vous avez des idées, des envies, si vous voulez participer au Shaker, contactez-nous!


Le Shaker
(webzine)
Tous nos numéros gratuits et téléchargeables sur
https://www.ebooksgratuits.com